



*Une vieille religieuse aux cheveux blancs leur souhaita la
bienvenue.....*

(P. 4323).

C. I.

LIVRAISON 549

MANIOC.org

Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

mirant dans une grande psyché qui occupait un panneau de la petite chambre.

« Les atours que la jeune personne m'avait passés me paraissaient des vêtements royaux.

« L'une après l'autre, les jeunes femmes étaient entrées dans la chambre et je m'étonnais que les bohémien-
nes ne soient pas déjà venues interrompre ma joie.

« J'essayai de parler, mais aucune des personnes présentes ne me comprenait. Finalement, elles appelèrent la femme de chambre qui était polonaise, elle aussi.

« Dès que j'eus échangé quelques mots avec elle, je sus que mes compagnes étaient parties et qu'elles reviendraient dans quelques jours.

« J'aurais dû être soulagée en apprenant ce départ, indéfinissable.

« — Vous serez très heureuse ici, me dit la servante, voyant mon émoi ; toutes ces demoiselles seront très gentilles pour vous, vous verrez...

« J'avais envie de pleurer, mais comme je ne voyais autour de moi que des visages gracieux et souriants, je me rassérénai.

« Inutile de vous dire, n'est-ce pas, ce que j'étais devenue. Le chef de la tribu avait tiré vengeance de mon insubordination, tout en évitant ainsi des batailles possibles entre ses hommes.

« Naturellement, je n'ai jamais retrouvé Volodia.

« C'est dans cette maison que j'appris à haïr les hommes en qui je ne vis bientôt que l'ennemi à réduire, le pigeon à plumer. J'avais aussi appris l'allemand, le violon, la broderie...

« Je sus bien vite qu'il n'y avait aucune issue à ma pénible situation. Je ne pouvais m'échapper, puisque je ne possédais aucun papier d'identité, sinon une carte de fille soumise.

« Pendant trois ans, je fus abreuvée de tous les dé-

goûts, de toutes les horreurs.. Puis, un étudiant à qui j'avais raconté ma véridique histoire s'émut en apprenant que j'avais été vendue à quatorze ans à la patronne de la maison. Il me fit jurer que je lui avais dit la vérité et, le lendemain, il vint me trouver, m'apportant une robe de sortie et ma liberté.

« Grâce à quelques amis, il avait pu faire échanger ma carte à la préfecture de police contre des papiers réguliers. Dès le lendemain, je pus me montrer dans la rue, au café, partout, au bras de mon amant.

« Je n'éprouvai, du reste, pour ce jeune homme aucune reconnaissance. J'avais trop souffert pour pouvoir éprouver un sentiment de ce genre. Je m'ennuyais, d'ailleurs, et j'aurais voulu voir de nouveaux paysages, de nouvelles gens. Tout, dans cette ville, me rappelait mon calvaire, il me semblait que chacun connaissait l'endroit d'où je sortais ; nombre de camarades de mon amant m'avaient possédée dans la maison de tolérance et je m'imaginais que leurs regards me rappelaient ma honte et m'insultaient.

« Je sautai donc sur la première occasion pour mettre fin à cette vie. Le jour où mon amant reçut le trimestre de sa pension, il mit la somme dans le tiroir de son bureau devant moi et il s'en alla, comme de coutume, à la Faculté, me laissant seule. Dès qu'il fut parti, je m'habillai, fis main basse sur l'argent et sur quelques bijoux et m'enfuis. Je pris le train pour Varsovie où je descendis dans un grand hôtel.

De là, je partis pour Paris, où je me mis à danser...

Vous savez à peu près le reste mon père...

Sa voix se brisa dans un soupir et le banquier qui avait laissé tomber sa tête dans ses mains, ne fit pas un mouvement. Mais ses épaules se secouèrent comme sous l'effort fait pour réprimer un violent sanglot.

La jeune femme se leva de son siège et alla à lui.

— Eh bien ! mon père, vous ne dites rien ?

— Que te dirai-je, mon enfant... Je partagerai toutes tes haines, désormais ne désespère pas ; la vie te doit une revanche ; elle te la donnera.

Les deux interlocuteurs se turent.

Un silence lourd de pensées était entre eux.

Amy réfléchissait et le vieil homme voyait se dérouler devant les yeux de son imagination toutes les images de la vie de sa fille que celle-ci venait de faire revivre devant lui comme sur l'écran d'un cinématographe.

Sa fille était là, devant lui, inconsciente et charmante, comme une splendide sirène aux yeux cruels.

Il l'admirait encore.

Qu'elle était belle !...

La voix cristalline le tira de sa torpeur :

— On dit que vous êtes très riche, mon père ?

— Oui, ma chérie ; je suis fabuleusement riche et, de plus, je suis puissant.

— Et je suis votre unique héritière ?...

— Oui, mon enfant, c'est-à-dire que toi aussi tu seras riche et puissante et que personne ne pourra jamais rien contre toi. Mais, repose-toi sur moi, désormais du soin de ton bonheur... Aies confiance en moi Amy...

— Oui, père répondit-elle, un divin sourire aux lèvres, oui, père, j'ai confiance en toi ; mais j'ai hâte de me venger ; j'ai hâte de voir le passé se clore et l'avenir s'ouvrir devant moi...

— Sois sans crainte ; tu seras vengée... tu seras heureuse. Nous en reparlerons demain. Il faut que je me retire, car je suis las... Toutes ces émotions m'ont brisé. Je suis un vieil homme fragile, ma fille.

L'aventurière vint tendre son front au vieillard.

— Bonsoir, mon père, dit-elle de la voix la plus douce.

Et, tandis que Baharoff traversait la longue pièce, elle le suivit d'un regard indéfinissable...

CHAPITRE DXXXV

TOUJOURS OPTIMISTE !

Dubois était profondément persuadé que, dans ses entreprises, il avait toujours de la chance. Si, parfois, l'une d'elles tournait mal, il savait s'arranger pour que d'autres en supportassent les mauvaises conséquences.

Dans sa dernière affaire, Mélan avait été le bouc émissaire.

On se souvient que, le soir de l'arrestation du dessinateur, la police avait fait une descente au Café Rougemont, dans l'espoir d'y trouver Dubois. Mais Dubois avait réussi à s'échapper.

Heureusement, il avait retenu la petite chambre malodorante de Mme Lejeune et ainsi il put s'y cacher comme un rat dans son trou.

Mme Lejeune ne se doutait pas qu'il venait se réfugier chez elle pour échapper aux poursuites de la police. Il lui raconta qu'il revenait d'un long voyage et la pauvre vieille ne s'étonna même pas de le voir arriver sans bagages. Elle était heureuse de retrouver son

locataire, et quand celui-ci lui déclara qu'il se sentait malade, elle lui promit de le soigner de son mieux.

Il ne demandait qu'à suivre son conseil, car il lui était indispensable de se retirer du monde au moins pendant quelques semaines et le meilleur moyen était de feindre une maladie. Evidemment, les interminables journées qu'il dut passer dans son lit lui parurent bien ennuyeuses ; mais de deux maux, il faut choisir le moindre, comme dit le proverbe. D'ailleurs, en cette affaire comme dans toutes les autres, il avait encore eu de la chance.

Un jour, Mme Lejeune tomba, elle-même, malade. Elle eut la fièvre et dut s'aliter. Sa nièce, Marie Lejeune, vint assumer la charge du ménage et soigner sa tante. De temps à autre, elle allait faire aussi une courte visite au locataire souffrant.

Marie n'était plus très jeune, et elle n'avait jamais été belle. Pourtant, son extérieur était plus attrayant que celui de sa tante. Dubois la trouva sympathique et la pria de venir le voir aussi souvent que possible. Elle ne se rendit que trop volontiers à cette invitation. Elle vint tous les jours, pendant quelques heures, et passa la plus grande partie de son temps au chevet du malade. Celui-ci lui raconta les grands voyages qu'il avait faits, lui faisant croire qu'il avait été commerçant et qu'il avait dirigé une vaste entreprise d'outre-mer.

Marie l'écoutait avec un intérêt respectueux. Puis elle lui fit le récit de sa propre vie, laquelle, à dire vrai, avait été bien monotone.

Elle avait perdu ses parents de très bonne heure, était restée seule avec la petite fortune que ceux-ci lui avaient laissée. Comme elle voulait garder cette somme pour son futur mariage, elle avait accepté une place. C'est ainsi que, depuis dix ans, elle vivait dans la maison des Schack. Et, en faisant sans arrêt des économies

sur son maigre salaire, elle était arrivée à accumuler six mille francs.

— Ce serait le moment de vous marier, Mademoiselle, lui conseilla Dubois.

Marie eut un sourire et avoua franchement :

— Si je trouvais quelqu'un, je n'hésiterais pas un instant. Je l'accepterais, pourvu, évidemment, qu'il me plaise.

— Quelles qualités devrait-il posséder pour vous plaire ? demanda le malade avec un sourire.

Une teinte rose colora les joues de Marie, et elle resta muette. Alors Dubois comprit que lui-même lui plaisait. Il lui saisit la main et la couvrit de tendres caresses :

— Heureux l'homme qui sera agréé par vous ! J'en-
vie sa félicité.

Le visage de Marie s'empourpra, quand Dubois prit sa main pour y presser ses lèvres ardentes et lui demandant de sa voix la plus douce :

— Marie, pourriez-vous m'aimer un peu ?

Alors elle sentit naître en elle une sensation de bonheur intense et de joie exubérante.

Le soir, elle avoua à Mme Schack qu'elle s'était fiancée et qu'elle quitterait sa place.

Mme Schack passa plusieurs jours à déplorer en d'amères lamentations le départ de son employée et elle se résolut enfin à insérer une offre d'emploi dans les petites annonces d'un journal.

Ainsi, sans le vouloir et sans le savoir, Dubois intervint encore dans la vie d'Yvonne Mélan, mais cette fois ce fut pour son bien.

Marie Lejeune éprouvait pour son fiancé non seulement un amour fervent, mais aussi une profonde admiration. Il était exactement l'homme à qui, dans ses rêves de jeune fille, elle avait rêvé. Dubois était, en même temps, un amoureux très tendre et un homme d'action, au tempérament ardent, à la volonté fière et à l'ambition hardie. Elle se sentait entraînée par lui. Fièrè d'appartenir à cet homme si intelligent et si courageux, elle était prête à lui sacrifier tout ce qu'elle possédât pour qu'il pût atteindre le but qu'il se proposait.

Il voulait se rendre indépendant et lui parlait beaucoup de certaines entreprises qui, dans peu de temps, lui procureraient une situation aisée et une grosse fortune. Et il lui décrivit, tel un beau mirage, la vie qu'elle mènerait quand elle serait sa femme. Ce serait un paradis sur terre...

Les yeux de Marie brillaient de joie quand elle l'écoutait avec un recueillement presque religieux. Son cœur débordait de bonheur, mais ce bonheur était assombri par un chagrin secret : Puis-je lui donner assez en échange de tout l'amour qu'il me porte ?

Son dévouement et son amour n'étaient certainement pas sans valeur. Mais les moyens qu'elle pourrait lui offrir pour faciliter son ascension lui paraissaient bien maigres. Elle sentait la honte monter en elle en songeant qu'elle possédait seulement quelques milliers de francs. Elle aurait voulu être riche pour pouvoir prodiguer l'argent à pleines mains.

Timidement, elle lui demanda un jour :

— Est-ce que le peu que je puis t'offrir aura quelque valeur pour toi ?

— Marie, je possède environ autant que toi et si nous réunissons nos petites fortunes, nous aurons une somme assez importante pour fonder l'entreprise.

— Je pourrai encore y ajouter mes économies.

Il eut un sourire plein de gratitude et refusa son offre généreuse.

— Il faut que tu gardes tes économies. Je te conseille de ne jamais les entamer. Il est toujours utile d'avoir une poire pour la soif.

Ce conseil fut aux yeux de Marie une preuve de son amour pour elle et le sien en redoubla.

Dubois pensait de son côté : « Si je refuse ses économies, elle aura la plus grande confiance en moi, ce qui m'est aussi nécessaire que ses malheureux six billets, que je pourrai toujours lui extorquer plus tard. »

Cependant, la confiance de Marie n'avait pas besoin d'être fortifiée, elle était inébranlable. Elle vint un jour demander à son fiancé quand il lui faudrait retirer son capital de la banque.

— Le plus tôt possible. Nous nous mettrons à l'œuvre dès que nous le pourrons et nous ne saurions nous passer d'argent.

— Je pourrai en disposer d'ici six semaines. Alors je te remettrai un chèque et tu iras le toucher dès que tu en auras besoin.

Il la remercia avec effusion, exultant intérieurement d'avoir encore une fois arrangé ses affaires.



CHAPITRE DXXXVI

AMES VENALES

Tous les matins, les journaux publiaient des articles haineux pleins des plus infâmes calomnies sur le père d'Emile Zola.

Avec effroi, Alfred Dreyfus et les siens y lisaient des invectives qu'auparavant même les journaux les plus discourtois n'avaient osé publier. Le capitaine éprouva le besoin d'accourir chez son ami pour lui témoigner sa sympathie.

Quand Alfred Dreyfus lui exprima son regret de voir des articles aussi honteux publiés sur lui, Emile Zola sourit placidement.

— On m'a encore jeté le gant, dit-il avec calme. Je le relève et je poursuis le combat que j'ai commencé. Nous n'avons encore rien obtenu. Il nous faut arriver à rétablir votre honneur et le mien. Les calomnies lancées contre mon père défunt — et qui, au fond, sont dirigées contre moi — doivent être réfutées.

« Fort heureusement, j'ai à ma disposition une arme puissante : ma plume. Je m'en servirai aussi long-

temps que je pourrai. Je ne cesserai pas de combattre avant d'avoir obtenu une victoire complète.

— Quelle âme noble vous êtes, Monsieur Zola ! s'exclama Lucie Dreyfus avec émotion, je ne comprends pas comment on a le courage d'attaquer un homme de votre valeur d'une façon aussi scandaleuse.

— L'homme juste est né pour souffrir. Et, comme je suis un porte-flambeau destiné à répandre la lumière au milieu des ténèbres de ce siècle, je combats, non seulement pour votre cause, Monsieur Dreyfus, mais aussi pour celle de la justice et de l'humanité. C'est pourquoi je souffre sans me plaindre. J'espère cependant que les journaux publieront mes réponses comme ils ont publié les accusations de mes ennemis.

L'écrivain s'approcha de sa table à écrire et prit plusieurs feuilles couvertes de sa fine écriture.

— Voilà un article que j'ai ébauché cette nuit et que j'enverrai à l'« Aurore ».

— S'il vous plaît, lisez-nous ce que vous avez écrit, demanda Lucie d'une voix suppliante. Vous savez combien nous nous intéressons à vos affaires.

Alfred Dreyfus joignit ses instances à celle de sa femme.

— Moi aussi je suis heureux d'entendre ce que vous allez répondre à une attaque dirigée aussi bien contre moi que contre vous. Il me semble qu'il ne doit y avoir rien de plus terrible pour un homme à l'âme sensible, dans une situation aussi en vue que la vôtre, que d'être forcé de combattre pour l'honneur de son père.

Emile Zola hocha la tête :

— Vous avez raison. On n'eût pu me blesser plus profondément en me perçant le cœur d'un glaive ardent.

— Vous êtes à plaindre ! murmura Lucie.

L'écrivain protesta avec un sourire :

— Peut-être me faut-il passer par toutes ces épreuves pour comprendre combien votre mari a été affligé. Le pire des malheurs qui peut s'abattre sur un mortel, c'est certainement celui de souffrir innocemment.

— C'est ce qu'il y a de plus dur, confirma Alfred Dreyfus, dont les traits s'obscurcirent.

Compatissant, Emile Zola lui serra la main :

— Nous ne cesserons pas de combattre avant que la juste cause n'ait triomphé et que nous n'ayons obtenu entière satisfaction.

— Et maintenant, je vous en prie, lisez-nous votre article, dit Lucie.

Emile Zola s'assit en face d'eux, déplia les feuillets et, d'un timbre grave et solennel, il lut :

« Des ennemis cachés et embusqués dans l'ombre
« mènent contre moi, le défenseur de la justice et de la
« vérité, une guerre acharnée et impitoyable. Ils ont
« trouvé des âmes vénales et des calomniateurs impu-
« dents pour violer un sépulcre. Ils ont voulu arracher
« mon père de la tombe où il sommeille depuis plus d'un
« demi-siècle.

« La meute de mes persécuteurs crie en chœur :
« Votre père était un voleur ! »

« Elle a réussi à découvrir un vieillard de plus de
« quatre-vingts ans, ou'elle a intimidé à force de me-
« naces pour qu'il trouvât, parmi les réminiscences de
« sa treizième année, la preuve que mon père était un
« parasite et qu'il s'était rendu coupable de divers dé-
« lits. Ce pauvre vieux n'a qu'une excuse : il pense dé-
« fendre notre glorieux drapeau en anéantissant le traî-
« tre qu'il croit que je suis...

« Ah, le pauvre homme !

« Je le plains du geste vil dont il a souillé ses der-
« nières années !

« Ces choses se seraient passées vers 1830.

« Je n'en ai jamais entendu parler auparavant.

« Mais de quel droit me demande-t-on d'accepter
« pour vraies des allégations proférées par une horde
« d'individus qui, depuis des mois, se servent couram-
« ment du mensonge et de la calomnie pour me combat-
« tre ? Je veux aussitôt leur répondre pour leur dire
« ce que je sais de mon père que j'adore et que je vé-
« nère, pour le protéger de l'ordure qu'on voudrait lui
« lancer au visage.

« Il n'épousa ma mère qu'en 1839. C'était un ma-
« riage d'amour. Il s'était épris d'une jeune fille belle
« et pauvre qui l'avait séduit par sa grâce et sa can-
« deur. Un an après, je naissais et, à peine âgé de sept
« ans, je me vis suivre le corbillard de mon père qu'une
« foule recueillie et respectueuse accompagnait à sa der-
« nière demeure.

« Je n'ai pas d'autre souvenir de lui. Telle une om-
« bre, le visage de mon père affleure à peine les rémi-
« niscences de ma première enfance.

« Pour l'aimer, pour l'adorer, je me suis fié à ce que
« ma mère me rapportait sur lui, qui, paraît-il, était
« plein de bonté et de tendresse.

« Et aujourd'hui, on me lance : « Votre père était
« un voleur ! »

« Ma mère ne m'a jamais dit pareille chose et je
« suis heureux de la savoir morte pour qu'on ne puisse
« l'accabler de cette infâmie.

« Elle ne lui avait jamais trouvé que des sentiments
« nobles et purs. Elle m'a lu les lettres que ses parents
« d'Italie lui écrivirent, lettres qui aujourd'hui sont
« entre mes mains et que je considère comme le témoi-
« gnage le plus vivant de l'admiration et de l'affection
« que son entourage lui portait.

« Ma nièce connaissait sa vie la plus cachée. Elle
« était le témoin de son labeur inlassable et de l'éner-

« gie qu'il déployait au service de sa patrie d'adoption.

« Et, je le répète, je n'ai entendu de sa part que
« des mots de fierté et d'admiration pour mon père.

« Voilà la religion dans laquelle je fus élevé ! Et
« aujourd'hui, je puis opposer à cet imaginaire Fran-
« çois Zola de 1830, à ce voleur, à cet imposteur, l'autre
« François Zola, tel que le connaissait notre famille et
« tout le département des Bouches-du-Rhône à partir
« de 1833, époque où il s'installa à Marseille.

« François Zola, dont le père et le grand-père ser-
« virent la République de Venise comme colonels, était
« lui-même lieutenant à l'âge de vingt-trois ans.

« Si je ne me trompe pas, il servit dans l'armée du
« prince Eugène. Par malheur, je me trouve depuis
« deux jours dans le désarroi le plus complet et j'es-
« saie en vain de retrouver, parmi les papiers de notre
« famille, des documents, des lettres et des journaux de
« cette époque.

« Mais, tôt ou tard, je les retrouverai et alors je
« publierai les dates exactes de tous les faits que j'ai
« mentionnés.

« En attendant, je ne cite que les incidents de sa vie
« dont je me souviens. Mon père dut quitter l'Italie à
« la suite de troubles politiques qui agitaient sa patrie.
« Il se rendit en Autriche où il participa à la construc-
« tion du premier chemin de fer européen. C'est d'ail-
« leurs la période de sa vie sur laquelle on m'a récem-
« ment promis une documentation très complète.

« Il passa ensuite plusieurs années en Algérie,
« comme officier dans une commission d'habillement
« pour la Légion Etrangère. Enfin, en 1833, il s'installa
« comme ingénieur à Marseille.

« A ce moment de sa vie, je le trouve occupé à un
« plan gigantesque.

« La ville de Marseille avait, à cette époque, l'inten-

« tion de faire construire un nouveau port de grande
« envergure, sa vieille rade étant devenue insuffisante.
« Ce plan fut plus tard exécuté à La Joliette.

« Mon père avait proposé un autre projet dont il
« me reste encore les plans ainsi qu'un énorme atlas. Il
« prétendait, à raison d'ailleurs, que les môles, qu'il
« voulait construire près de Tantalanen, offriraient une
« sécurité beaucoup plus grande que les constructions
« à la Joliette où les navires étaient trop exposés au
« mistral.

« Pendant cinq ans, il défendit son projet avec ar-
« deur et je suis persuadé que les journaux de l'époque
« citent son nom de temps en temps.

« Enfin, il fut battu et le port de la Joliette rem-
« porta la victoire. Il se résigna et se consola avec une
« autre entreprise qui, cette fois, fut plus heureuse.

« Sans doute, des affaires l'ont fait venir à Aix, l'an-
« cienne capitale de la Provence, qu'une journée de dili-
« gence seulement séparait de Marseille. L'aspect de cet-
« te ville, perdue au milieu d'une plaine aride, dépour-
« vue de voies de communication, a dû lui inspirer l'idée
« de la doter d'un canal qui la reliait au premier port
« de la Méditerranée.

« Il voulut y établir un système de barrage qu'il
« avait vu en Autriche : les gorges des montagnes qu'il
« fallait traverser devaient être fermées par d'immen-
« ses murailles destinées à accumuler les eaux des tor-
« rents et des pluies.

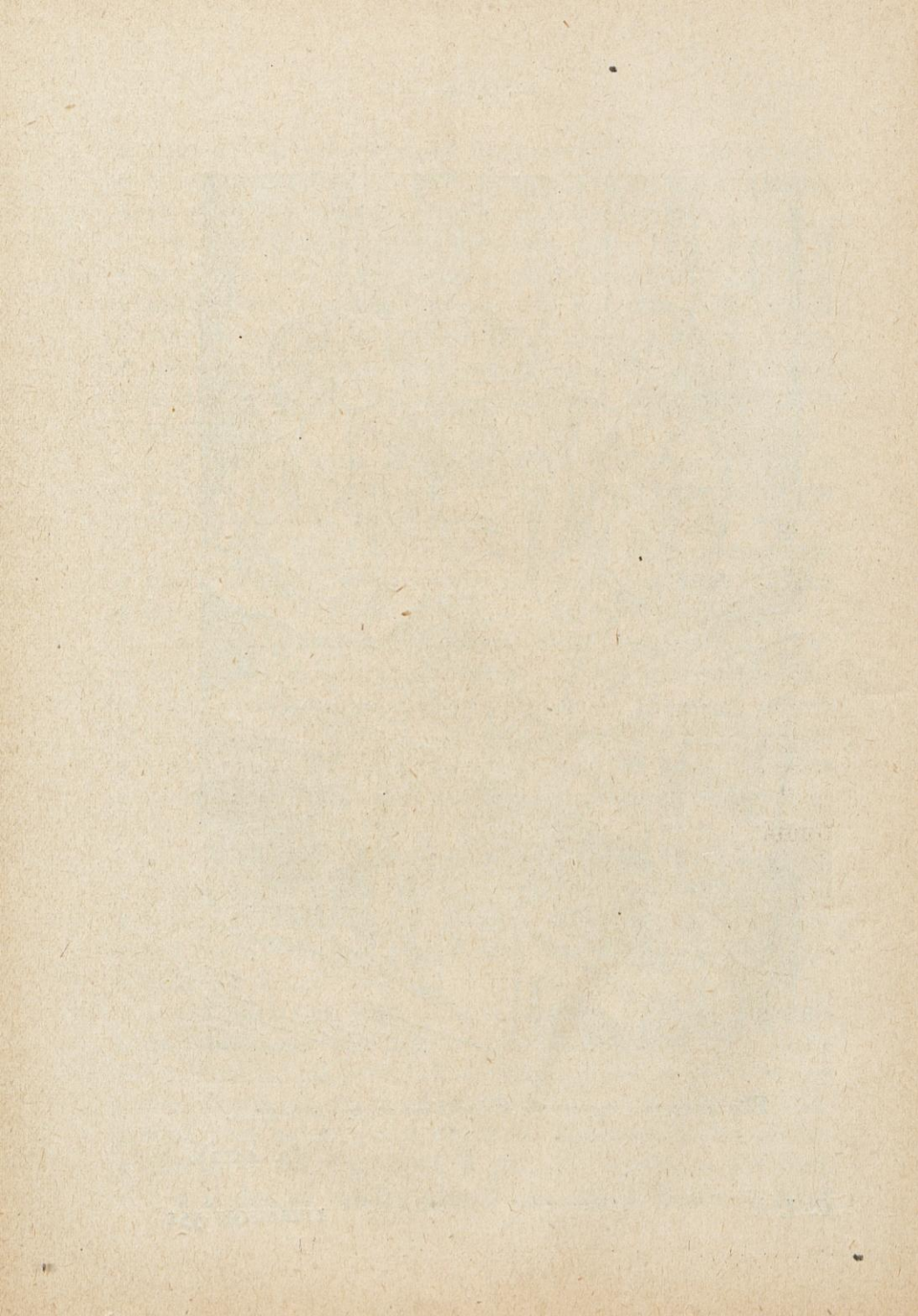
« A partir de 1838, il voyage, il explore les environs
« de la ville, il ébauche des plans. Bientôt, il met toute
« son énergie au profit de ce vaste projet. Il trouve des
« des partisans et, pendant huit ans, il combat des ad-
« versaires acharnés et obstinés. Enfin, tous les obsta-
« cles sont surmontés et il peut se mettre à l'œuvre.

« Il dut se rendre plus d'une fois à Paris et c'est



Elle demeura paralysée d'émotion et de stupeur.....

(P. 4411).



« au cours d'un de ces voyages qu'il fit la connaissance
« de ma mère.

« Il avait trouvé à Paris des défenseurs puissants.
« Thiers et Mignet mirent leur éloquence au service de
« son œuvre. Ensuite il se lia avec un avocat du Con-
« seil d'Etat, Monsieur Labot, qui s'y intéressa et de-
« vint bientôt un de ses partisans les plus fervents.

« Enfin, le Conseil d'Etat reconnut que le projet
« était d'utilité publique et le roi Louis-Philippe donna
« les ordres nécessaires.

« Les travaux commencèrent, les premières mines
« firent sauter les roches de la vallée des Infernets
« quand, subitement, mon père mourut à Marseille, le
« 27 mars 1847.

« Dans une voiture drapée de noir, on transporta
« sa dépouille mortelle à Aix. Le clergé et les notables
« quittèrent la ville et allèrent au devant du convoi fu-
« nèbre jusqu'à la Rotonde. Puis ce furent de magni-
« fiques funérailles auxquelles toute la population par-
« ticipa. Monsieur Labot, le conseiller d'Etat, vint ex-
« près de Paris et, dans un émouvant discours, il évo-
« qua la grande vie de mon père. Monsieur Barlatier, le
« fondateur du « Sémaphore », parla au nom de la ville
« de Marseille pour rendre un dernier hommage à ce
« citoyen inoubliable.

« La France avait perdu un de ses héros, un héros
« pacifique, travailleur et tenace, qui s'en allait, re-
« gretté de toute une ville.

« Et cet ingénieur, dont les vastes projets tinrent en
« haleine pendant cinq ans une des premières villes de
« France, aurait été un imposteur, un voleur, un para-
« site, qui n'aurait vécu que des aumônes que lui fai-
« saient les membres de sa famille !

« Cet homme d'action qui lutta pendant cinq années
« pour procurer un canal à la ville d'Aix où les vœil-

« lards se souviennent encore lui, cet homme aurait été
« un vulgaire aventurier, chassé de partout !

« Ce bon citoyen, ce bienfaiteur de son pays, ami
« de Thiers et de Mignet, auquel le roi Louis-Philippe
« s'adressa personnellement, aurait été un voleur ex-
« pulsé des armées italienne et française !

« Ce héros du travail et de l'énergie, dont la ville
« de Marseille a immortalisé le nom, en le gravant sur
« les murs d'un de ses boulevards, ce héros aurait été
« un homme exécration, la honte de son fils !

« Mon Dieu ! Où sont les imbéciles, voire même les
« fanatiques, auxquels on pourrait faire croire ces élucubrations d'un cerveau déséquilibré ?

« Qu'on m'explique comment Louis-Philippe au-
« rait pu signer ses ordres en sa faveur, s'il avait eu
« à faire à un soldat sans honneur ? Comment le Con-
« seil d'Etat aurait-il osé discuter son projet ?

« Comment se fait-il que mon père ait acquis l'amitié d'hommes célèbres à jamais ? Comment se fait-il
« qu'autour de lui il n'ait suscité que de l'affection et
« de l'admiration ?

« Dans une rue déserte, un individu me guette et,
à mon passage, il me lance, tel un coup de gourdin :
« Votre père était un voleur ! »

« Que puis-je répondre à cette attaque infâme ?

« Cette faute, dont j'entends parler pour la première fois, aurait été commise il y a soixante-six ans.
« Il est impossible d'examiner les faits et, par conséquent, il est parfaitement ridicule de vouloir les discuter.

« Ainsi je me vois sans défense, en face d'une insulte grossière. Je ne puis que proclamer tout ce qu'on
« m'a rapporté de grand et de noble sur mon père. Je
« prends à témoin toute une province qui l'a connu et
« qui l'a aimé. Je prends à témoin le canal Zola qui

« commémore son nom et le mien, et enfin, le boulevard de Marseille qui porte également son nom.

« Cependant les infâmes calomniateurs ont oublié
« que, même s'ils avaient raison, leur geste n'en serait
« pas moins vil. Même si mon père avait commis un
« écart, ce que je nierai de toute la force de mon âme et
« de toute l'ardeur de mon sang jusqu'à ce qu'on m'en
« ait persuadé par des preuves irréfutables, même, dans
« ce cas, leurs agissements resteraient scandaleux et
« déshonorants.

« Je ne connais rien de plus vulgaire, rien de plus
« grossier et, en même temps, rien de plus caractéristique
« pour notre époque et notre peuple, que de vouloir
« souiller la mémoire d'un homme qui s'est signalé
« par son activité et par son intelligence, et ce, dans le
« simple but d'abattre son fils.

« Voilà le point où nous en sommes !

« Notre glorieuse France en est arrivée à cette déchéance
« depuis qu'on bourre le crâne du peuple de
« calomnies et de mensonges.

« Nous sommes envenimés jusqu'au fond de notre
« âme, nous sommes mâtés par la peur. Même les gens
« les plus honnêtes n'osent plus exprimer leur indignation.

« Nous périrons de cette maladie infecte si ceux qui
« nous gouvernent, ceux qui connaissent l'état du peuple
« n'ont pas pitié de nous et ne nous rendent pas la
« vérité et la justice, bases indispensables de la grandeur
« d'une nation.

« Un peuple n'est sain et fort que quand il est juste.

« Pour l'amour de Dieu, je conjure ceux qui sont
« à la tête de notre pays de se porter au plus vite à
« notre secours !

« Qu'ils empêchent que nous nous enlisions plus
« profondément !

« Quant à moi, je reprends le combat et je sais qu'il
« durera tant qu'il faudra qu'il dure : jusqu'à ce que
« l'ennemi soit terrassé.

« J'ai à ma disposition ma plume et l'expérience
« que m'a conférée un labeur de quarante années. Je
« sais parler au monde et je sais me faire écouter de
« lui. Et, parce que l'avenir est à moi, mon père peut
« sommeiller en paix dans le tombeau où il a précédé ma
« mère. Qu'ils dorment tranquillement côte à côte !

« Ils savent que leur fils veille et protège leur mé-
« moire. Ils savent qu'un jour on leur rendra l'honneur,
« quand leurs actes et leurs âmes seront connus !

« Quand la vérité et la justice auront triomphé,
« quand la torture de mon cœur, par laquelle on essaie
« de me briser, aura pris fin, alors, oh ! mon père, j'écri-
« rai le récit de ta vie.

« Depuis longtemps, j'avais l'intention de faire ta
« biographie. Les provocations de mes ennemis m'y ont
« définitivement décidé.

« Sois tranquille, mon père. Tu sortiras pur et sans
« tache de cet amas d'ordures dont on voudrait te souil-
« ler parce que ton fils s'est fait le défenseur de l'huma-
« nité maltraitée.

« En t'associant à mes souffrances, ils t'ont grandi.

« Et même, si je découvrais quelque écart dans ta
« jeunesse aventureuse, je m'empresserais de te discul-
« per, en montrant la grandeur, la noblesse et l'éléva-
« tion de ton cœur ».

Emile Zola se tut et replia les feuillets.

Deux larmes brillaient dans les yeux de Lucie.

— Un père peut être fier d'avoir un fils comme
vous !

— Et un fils peut être fier d'avoir eu un père
comme lui ! répartit Emile Zola.

— Vous sortirez vainqueur de ce combat, assura

Alfred Dreyfus. Tout homme bien pensant doit vous approuver et ceux qui veulent vous tendre une embûche se verront honnis par la postérité.

— J'en suis persuadée ! s'exclama Lucie d'une voix ferme.

• • Mais le visage d'Emile Zola resta grave :

— Ce sera une lutte cruelle et inexorable. Je ne la crains pas. Advienne que pourra, je persévérerai dans l'effort, aussi bien dans mon intérêt que dans le vôtre, Monsieur Dreyfus. A la fin, la victoire sera nôtre. Il n'y a point d'immondices dont on ne puisse se nettoyer.

CHAPITRE DXXXVII

UNE CATASTROPHE APPROCHE...

Yvonne Mélan avait reçu une lettre de son mari.. Il la remerciait de toute l'affection qu'elle lui portait et lui disait qu'il avait écrit à M^e Augat, l'avocat.

Le même jour, Mme Schack l'envoya à Paris pour faire quelques courses pour elle. Elle profita de cette occasion pour se rendre chez M^e Augat.

Elle voulait l'interroger sur le moral de son mari et notamment savoir s'il était très désespéré.

A l'étude, on ne la fit pas attendre.

— Je suis enchanté de vous revoir, Madame, dit

M^e Augat, en lui serrant la main. Asseyez-vous, je vous en prie.

« Eh bien ! je suis allé voir votre mari. Il n'a d'abord rien voulu savoir de moi, ajouta-t-il avec un sourire. Néanmoins, plus tard, il m'écrivit qu'il avait changé d'idées et qu'il serait heureux de me voir assumer sa défense.

« J'en ai été fort content, content surtout pour vous, Madame, car dès votre première visite, j'ai eu l'impression que vous teniez beaucoup à ce que j'assume la défense de votre mari.

— En effet, Maître Augat. Dans quel état l'avez-vous trouvé ? De quelle humeur était-il ?

M^e Augat serra les lèvres et ses traits devinrent graves :

— Il m'a paru calme et résigné ; mais, à vrai dire, je ne le crois pas aussi imperturbable qu'il voudrait me le faire croire. Son calme me semble un peu forcé.

— Que croyez-vous, Maître Augat ? Sera-t-il acquitté ?

— Non, je ne le crois pas. J'espère, cependant, le préserver d'une condamnation par trop rigoureuse.

« Puisqu'au fond il n'est pas le véritable auteur de ce délit, on me montrera probablement indulgent pour lui. Il serait heureux que l'on arrêtât ce Dubois qui l'a incité au crime ! Hier, j'ai parlé au juge d'instruction qui, comme moi, tient beaucoup à ce qu'on lui amène Dubois. Cependant le filou semble être introuvable. Il a probablement quitté la France depuis longtemps.

— Je l'ai cru d'abord, affirma Yvonne, mais j'ai changé d'avis. Je le soupçonne de se tenir caché dans quelque maison de Paris sans s'être déclaré à la police.

M^e Augat posa sur elle un regard surpris.

— Vous avez des raisons sérieuses de croire cela, Madame ?

Yvonne eut un brusque mouvement d'épaules :

— Je ne sais rien de précis, mais j'ai le vague sentiment qu'il en est ainsi.

— Des sentiments ne nous avancent en rien dans notre affaire. Pour la justice, seuls les faits comptent. Ce serait même d'une extrême importance pour votre mari si nous trouvions ce Dubois.

— Mon Dieu ! pensa Yvonne, si seulement j'y réussissais. Mais c'est impossible, à moins que je ne le rencontre dans les rues de Paris, ce qui n'arrivera certainement pas.

En prenant congé de M^e Augat, elle lui dit d'un ton grave :

— En retournant à la gare, je devisagerai tous les hommes que je rencontrerai. Peut-être aurai-je la chance de découvrir Dubois.

M^e Augat eut un sourire sceptique :

— Je crains que de pareils miracles ne soient définitivement relégués dans le domaine des romans.

En effet, Yvonne longea les boulevards comme une femme qui cherche quelque chose. Une fois, son regard surpris tomba sur un homme dont la taille et la démarche ressemblaient à celles de Dubois. L'inconnu interpréta mal son intention et crut lui avoir fait impression. Il se mit à la suivre et elle eut beaucoup de peine à échapper à son tenace suiveur.

Quand elle fut installée dans le train qui la ramenait à Epinay, elle se dit :

— Je suis folle de croire que Dubois croisera jamais mon chemin !

A la maison, du travail l'attendait.

Mme Lejeune l'avertit qu'on bon nombre de lettres étaient arrivées au courrier de cinq heures et qu'il fallait y répondre le soir même :

— Il nous faudra travailler pendant bien des heu-

res. J'espère que votre promenade ne vous a pas trop fatiguée.

— Non, pas du tout, fit Yvonne. S'il le faut, je travaillerai pendant toute la nuit.

Elle se dépêcha d'expédier les petites besognes du ménage, qu'il lui fallait faire tous les soirs. Puis elle aida Mme Schack à se coucher et, comme d'ordinaire, elle resta un instant à bavarder au chevet de la malade.

Elle eut enfin le temps de faire le courrier.

Mlle Lejeune l'y aida. Dans les intervalles, où il lui fallait coller les timbres, elle lui parla de son fiancé.

Yvonne l'écoutait en silence en pensant : « D'après ce qu'elle raconte, ce doit être un homme extraordinaire. J'aimerais bien faire sa connaissance ».

Elle s'étonna seulement qu'il ne vint jamais voir sa fiancée et que celle-ci ne mentionnât ni son nom, ni son prénom. Cet homme semblait enveloppé d'une atmosphère de mystère.....

— Vous possédez certainement une photo de votre fiancé ? demanda-t-elle. J'aurais envie d'en voir une pour me faire une idée de lui.

— Figurez-vous que mon fiancé n'a jamais voulu se laisser photographier. Je l'ai supplié de le faire une seule fois pour moi et il me l'a opiniâtrement refusé.

— Vous n'avez donc pas d'appareil photographique ? Photographiez-le sans qu'il s'en doute !

Et, lançant un petit sourire encourageant à Marie, elle ajouta :

— Moi, si j'étais à votre place, je saurai bien le surprendre sans qu'il puisse s'y opposer. Il faut au moins avoir une photo de la personne qu'on aime le plus au monde.

— Vous avez raison ! Je vais tâcher de m'en procurer une.

Huit jours plus tard, Mlle Lejeune se rendit à Paris. A son retour, elle accourut chez Yvonne pour lui dire, pleine de joie :

— J'ai une photo de mon fiancé. Evidemment ce n'est qu'une toute petite, une vieille photo de passeport, je l'ai trouvée par hasard. Mon fiancé ne s'en doute pas.

Elle ne disait pas, qu'anticipant sur ses prérogatives d'épouse, elle avait fouillé dans une malle que son fiancé avait oublié de fermer à clé avant de sortir et qu'elle l'y avait découverte.

— Si, tout à l'heure, vous avez une minute venez vers moi et je vous la ferai voir.

— Certainement, Marie, mais je crains qu'il ne soit bien tard, car j'ai encore beaucoup à faire.

Quand Yvonne eut terminé son travail, elle avait oublié l'invitation de Marie et elle se rendit dans sa chambre.

Yvonne s'excusa de ne pas être passée chez elle, prétextant qu'elle s'était fait un scrupule de la déranger à une heure aussi tardive.

— En outre, je suis bien fatiguée, avoua-t-elle. Il y avait encore un travail écrasant aujourd'hui.

— Oh ! je voulais seulement vous montrer ceci, dit Marie, lui tendant une petite photo.

Le regard d'Yvonne s'y était à peine posé que ses yeux devinrent hagards. Elle demeura paralysée d'émotion et de stupeur. Enfin elle parvint à réagir, au prix d'un suprême effort de volonté, et dit d'une voix étranglée :

— C'est votre fiancé ?

— Oui, Yvonne. Comment le trouvez-vous ?

Marie ne reçut pas de réponse. Les yeux épouvantés d'Yvonne ne s'étaient pas détachés de la minuscule effigie.

— Maintenant, vous l'avez assez admiré, déclara

Marie, un peu jalouse, et elle lui prit la photographie des mains. Vous plaît-il ?

— Il est très bien, répondit Yvonne se ressaisissant et dissimulant son trouble. Je vous remercie de m'avoir montré cette photo.

Elle fut effrayée en entendant le son de sa propre voix, toute altérée et tremblante d'un indicible effroi.

— Vous avez vu votre fiancé ce matin ?

— Non, je ne l'ai malheureusement pas trouvé à la maison.

— Alors, comment avez-vous eu cette photo ?

— Je vous répète que je l'ai trouvée parmi ses affaires. Tante Charlotte et moi, avons passé la matinée à déballer une vieille malle qu'il avait déposée chez elle il y a bien longtemps.

— Votre fiancé habite donc chez votre tante ? s'informa Yvonne, espérant ainsi obtenir l'adresse de Dubois.

— Oui, j'ai fait sa connaissance chez elle.

— Asseyez-vous, je vous prie, dit Yvonne car elle croyait que son interlocutrice lui donnerait encore d'autres renseignements.

Mais Marie, devenue soupçonneuse, se déroba poliment.

— Il faut que je m'en aille. Vous êtes fatiguée et moi aussi. Bonne nuit, Yvonne, dormez bien.

Elle eut à peine quitté la pièce qu'Yvonne se leva précipitamment et se dirigea vers son petit secrétaire.

À la lueur d'une bougie, elle écrivit quelques lignes à M^e Augat :

« Cher Maître,

« Je viens de découvrir la trace de Dubois. Il est « toujours à Paris. Je tâcherai de trouver son adresse

« que je vous ferai parvenir incessamment. J'espère que
« cette découverte vous sera utile.

« Sentiments dévoués

Yvonne MELAN »

Elle mit cette lettre dans une enveloppe sur laquelle elle traça de ses mains tremblantes l'adresse de l'avocat. Puis, elle se recoucha.

Cependant son émotion était telle qu'elle ne ferma pas l'œil de toute la nuit.

Elle se leva à l'aube et alla porter la lettre à la poste. Quand elle revint à la maison, le courrier était déjà distribué. Marie l'avait reçu et s'en était déjà occupée.

— Il y a quelque chose pour vous, dit-elle en tendant à Yvonne une lettre sur laquelle s'étalait un gros cachet « Prison préventive ».

Yvonne pâlit. Elle était douloureusement surprise de savoir que Marie avait vu cette lettre. Jusqu'à présent elle s'était toujours arrangée pour recevoir elle-même le courrier. Elle sentait le regard de Marie peser sur elle et elle n'osa pas lever les yeux. Enfin elle s'en fut, comme un voleur pris en flagrant délit. Elle regagna sa chambre pour y lire la lettre d'Hugues, qui ne contenait que des salutations ainsi que la prière de lui faire savoir comment elle allait.

Pendant l'heure de repos d'après le déjeuner, elle répondit à cette lettre...

Pendant toute la journée, Marie se tint loin d'elle et Mme Schak n'eut presque pas recours à ses services : dès l'approche d'Yvonne, elle se montrait étrangement taciturne.

— Marie lui a sans doute parlé de cette lettre, pen-

sa Yvonne, dont le cœur était déchiré par une sourde inquiétude. Elle songea un instant à faire un aveu complet à Mme Schak, mais elle n'eut pas la force de surmonter sa honte. Elle passa cette journée ainsi que les suivantes dans un morne désespoir. Marie ne prenait plus part aux repas et elle évitait visiblement de lui adresser la parole.

Yvonne sentait qu'une catastrophe inéluctable allait fondre sur elle. Un soir, alors qu'elle s'était déjà retirée dans sa chambre pour se coucher, elle entendit frapper à sa porte : C'était Renard qui venait lui dire de retourner dans la chambre de Mme Schack.

— Le malheur approche ! pensa Yvonne, et elle gravit les escaliers le cœur palpitant d'une angoisse indicible.

CHAPITRE DXXXVIII

AVEC LE TEMPS, TOUT S'OUBLIE.....

Plusieurs mois s'étaient écoulés.

La vie quotidienne avait repris, uniforme et un peu grise.

Chez le capitaine Dreyfus, les journées se succédaient dans un rythme paisible ; on eût pu croire que les longues angoisses des jours passés s'étaient évanouies

comme un cauchemar ; seul, le visage du maître de la maison gardait l'empreinte ineffaçable des années de souffrance.

Grâce au zèle inlassable de Lucie, sans cesse préoccupée de la santé de son mari et grâce aussi à la ténacité des médecins qui le soignaient, Alfred Dreyfus se rétablissait progressivement. Le convalescent recouvrait ses forces et, ce qui était plus important, il s'intéressait de nouveau à la vie et surtout à la vie des siens.

Sa vie était désormais hors de danger. Maintenant Lucie avait la certitude complète qu'il leur était rendu pour toujours.

Elle avait pu arracher son mari tant aimé aux griffes impitoyables de la mort. Ses dernières appréhensions s'étaient effacées....

Et pourtant....

Parfois, quand ils étaient tous réunis autour de la grande table, Lucie observait du coin de l'œil les mouvements fugitifs du visage d'Alfred en essayant de deviner les pensées qui se cachaient derrière son large front.

Son cœur de femme compatissante sentait qu'il n'était pas tout à fait heureux, même quand il souriait.

Un jour, elle était allée dans la chambre des enfants pour observer leurs yeux ; il les encourageait par des exclamations et les incitait à être plus vifs. Mais Lucie, qui sur la pointe des pieds était entrée derrière lui, vit un pli dur entre ses sourcils et une expression amère sur sa bouche. Envahie par une pitié profonde, elle s'approcha de lui, et lui dit d'une voix douce, en lui caressant les mains :

— Tu n'es pas heureux, Alfred.

Il se retourna brusquement puis, s'approchant d'elle, il laissa tomber sa tête sur son épaule, comme un enfant fatigué :

— Je suis heureux d'être auprès de toi et des enfants. Cela fait du bien, cela réchauffe le cœur. Mais un dard envenimé est resté enfoncé dans mon âme et je ne puis le retirer.

— Il ne faut plus y penser, Alfred, il ne faut pas rouvrir les vieilles plaies. Tu dois te remettre complètement, tant au physique qu'au moral.

— Je fais un effort presque surhumain pour oublier les événements qui ont brisé ma vie. Mais parfois toute mon âme se cabre contre l'injustice dont je suis la victime. Mon nom est toujours souillé et je n'ai pu le laver de ses taches. J'en ai le cœur rongé et parfois ma souffrance est si atroce que je voudrais crier, crier à haute voix pour que tout le monde m'entende.

— Alfred, mon pauvre chéri !

— Oui, pauvre ! Tu l'as dit ! Avec toute ma fortune, je ne puis racheter mon honneur. Et pourtant je suis innocent, tu le sais, Lucie.

— Oui, Alfred. Crois-moi, si je le pouvais, je sacrifierais ma vie entière pour t'aider et pour te soulager.

— Je le sais Lucie. Il y a peu de femmes qui donneraient tout ce qu'elles possèdent pour leur mari, comme tu l'as fait.

Il attira Lucie vers lui et l'embrassa. Elle sourit malgré ses larmes :

— Ah ! Alfred, quand une femme aime son mari plus que tout au monde, elle n'éprouve que de la joie en immolant le sang de son cœur et même sa vie pour le sauver et lui rendre le bonheur.

— Oui, l'amour transforme les femmes et fait d'elles des héroïnes. C'est pourquoi nous ne pouvons nous empêcher de vous admirer et de vous adorer.

Lucie secoua la tête en signe de protestation :